

12 janvier 2016

### Les enjeux du phallique et le genre

Je vais chronologiquement aborder quelques aspects de la clinique du genre et des possibilités qu'elle ouvre pour penser la sexuation en particulier, et au-delà considérer quelques aspects des enjeux du phallique à la lumière du genre.

Nous aborderons pour ce faire la question de la dilatation avec Jean-Louis chrétien, celle du *fist-fucking* et de certains usages de drogues dans le cadre sexuel, pour parler de la jouissance Autre, du pas-tout et un peu de yoga.

À tenter de réfléchir sur « les enjeux du phallique » et « le genre », j'ai fini par me perdre en chemin. J'ai fini, ou commencé, par ne plus pouvoir m'expliquer la différence entre l'objet *a* et le phallus, et plus loin, ne plus savoir quoi faire du tableau de la sexuation.

L'image est devenue floue.

Puis finalement, elle s'est laissée pensée dans cette sorte de confusion, pas si étonnante au fond. Car de l'objet *a* et du phallus, qu'on ne rencontre pas si souvent tels quels dans la vie ordinaire, je pouvais bien perdre, après tout, la netteté de leur *présentation* en tant que concept d'une part, et d'autre part en tant que *représentation* qu'ils sont l'un l'autre dans la théorie psychanalytique.

Je me trouvais à essayer d'éclaircir ce que serait une « pratique de la sexuation ». Cherchant à prolonger ce que j'ai tenté de décrire dans ma thèse sous le vocable « aménagements de la sexuation » — que le genre permettrait d'étayer —, et visant d'approcher sereinement — si tant est que cela soit possible — la question phallique dans un enseignement universitaire consacré au genre.

L'objet *a* qui m'a soufflé un bout de solution à l'oreille.

Tout à coup, il m'est apparu que la sexuation, tout comme l'objet *a*, n'appartient pas au monde phénoménal. Tandis que le phallus, dans certaines de ses nuances, profite d'une sorte de collapse avec la réalité lorsqu'il se fait objet imaginaire, chez Freud au moins.

Le monde dit phénoménal, pour Kant — qui n'est pas sans rapport avec l'écriture des formules de la sexuation — et d'autres, se distingue du monde nouménal. Rappelons-nous que « phénomène » a pour étymologie « apparence », « ce qui apparaît », « qui brille ». Sont distinguées d'un côté la réalité telle que nous la percevons qui se laisse objectiver, et de l'autre côté l'énigmatique, l'inconnu, Dieu. Ce qui n'est pas de l'ordre du phénomène n'est pas accessible ou ne peut être appréhendé par la représentation ordinaire. Le nouménal est une limite dans son illimitation, c'est sur ce point qu'il nous intéresse. Et sans doute davantage dans l'usage qu'en fait Hegel plutôt que Kant, au-delà de qui il propose qu'à défaut d'avoir une expérience de la chose en soi — ou de la Totalité —, celle-ci peut tout de même être utilisée, être pratiquée en pensées.

Penser l'objet *a* comme ne relevant pas du monde phénoménal me paraît intuitivement une sorte d'évidence, qui ne soulève pas de question. Cela paraît être un principe même de ses multiples conceptions, sans besoin de souligner davantage cette irréprésentabilité de la cause du désir.

Concernant le phallus, laissons-le suspendu pour le moment.

De quoi parle-t-on lorsque l'on parle de la sexuation ? des formules du tableau à quatre cases ? de la sexuation en tant qu'elle existe au-delà son écriture ? de la sexuation en tant qu'une pratique de la sexuation peut-être définie ou observée ? ou bien encore de la sexuation en tant qu'elle suscite divers aménagements sexuels, sociaux, culturels ou politiques que nous pouvons rencontrer ? Et pour les résumer toutes ensemble, ces questions : s'agit-il de la sexuation en tant que phénomène ou non ?

Je dis que ce n'est pas un phénomène.

Dire que la sexuation ne relève pas du monde phénoménal, c'est souligner la non représentabilité de la sexuation formulée par Lacan, et insister sur sa production effective dans une autre dimension que celle directement observable de la réalité depuis quoi la sexuation situe les corps que la biologie sexue. Lacan mêlant ces deux aspects dira dans... *ou pire* : « [...], c'est par le signifiance que vous vous sexuez<sup>1</sup>. »

Le tableau fonctionne à lui seul sans autre entête. Nul besoin d'un côté qualifié d'homme ou d'un autre qualifié de femme qui finissent par être bien embarrassants tant ils empêchent de profiter des effets de ces formules et tant ils nous éloignent du but que Lacan lui-même paraît se fixer en les proposant ou en les admettant au cours de son élaboration. Les « x » suffisent à entrer dans le jeu des formules. Ce qui n'empêche pas que la présentation des écritures soit séparée par une ligne médiane, puisque l'enjeu est bien de mettre en avant le caractère paradoxalement duel du non-rapport qui ouvre nécessairement à un au-delà de la binarité.

Plus je travaille cette question plus je suis convaincu que ces formules ne sont pas à lire, ni même à déchiffrer. Les éléments qu'elles articulent peuvent l'être séparément les uns des autres, mais pas l'ensemble qu'elles forment en cohérence, sauf à s'embarquer dans une drôle d'exégèse ou d'interprétation.

Si les morceaux ou éléments séparés ont un intérêt d'être lus, pensés ou élaborés c'est en se souvenant, comme le souligne Annie Tardits, qu'aux différents moments de leurs productions il n'est pas encore question d'appeler tout cela « sexuation » dans les propos de Lacan. Cette unification est produite secondairement à la discussion et la conception, par Lacan, de ces éléments précurseurs du tableau final.

De cette façon je crois qu'il est possible de profiter des effets que le genre nous offre afin de brouiller les pistes d'une lecture courante si efficace de ces formules qu'elle en fixe la pulsation, le rayonnement, en une cohérence de la pensée de la sexuation trop aboutie. Peut-être trop phallique, justement lorsque les formules de la sexuation sont parfois convoquées ou enseignées pour dire et montrer l'être de l'homme et l'être de la femme, alors que notre époque nous invite à considérer bien d'autres signifiants susceptibles de venir occuper la place des « x » dans les formules. Je veux

---

<sup>1</sup> Jacques Lacan (1971), ...*Ou pire, Le séminaire, Livre XIX*, Paris : Seuil, 2011, p. 32.

dire par là que l'ensemble des genres, par exemple les 70 et quelques genre de facebook peuvent bien venir s'y inscrire.

Cependant, s'il faut, à toute fin utile, situer les sexes que l'on dit parfois homme ou parfois femme à la sexualité, c'est en maintenant fermement l'idée je crois apportée par Lacan, que le sujet n'a jamais que le sexe qui vaut pour l'autre sexe d'un autre sujet : ce en quoi il y a bien toujours deux sexes, deux sexes en présence (ou plus si affinités, mais je ne suis pas sûr qu'une partouze puisse dépasser l'expérience du deux sexes fusse-t-elle composée de vingt ou trente personnes différentes).

J'entends aussi de cette manière que l'emploi des quantificateurs par Lacan, comme d'autres avant lui, s'inscrit dans une sorte de dépassement des propositions kantienne. L'enjeu du pas-tout phallique, pour Lacan, dans son propos, est bien de dépasser la limite des quantificateurs fixant jusque là l'inventaire de l'existant à ce qui se trouve désigné sans plus d'égard pour ce qui, du même trait, s'en trouve rejeté et pourtant pas moins existant. C'est là un enjeu du pas-tout.

Ceci pour faire valoir que ce qui ne profite pas de la discrimination primaire du jugement d'existence n'est pas moins existant. Le partage introduit par la distinction, par la castration, ne peut rendre compte de ce dont il se sépare pour s'édifier. Cet état de fait, relevé par Freud, a ouvert à la pensée de la castration et de ses effets, de ses restes, dont le phallus imaginaire investi d'une primauté logique d'existence nécessaire à l'expérience de la contingence de la présence/non-présence si tôt vécue qu'extrapolée à l'expérience de l'existant/inexistant.

Alors il reste des « x » qui sont autant de signifiants possibles, ainsi que Lacan propose de « se servir des quantificateurs ». S'en servir pour continuer, dit-il, de « dénombrer », seule chose ayant plus de prise sur le réel que les signifiants sexués, selon lui ; dénombrer pour poursuivre l'examen du savoir issu de l'expérience, de l'expérience du jugement de l'existant, et serrer toujours davantage les limites et les enjeux de ce que Freud a désigné par castration.

En dernier rappel pour achever ces préalables, je vous donne ou redonne les « résultats » d'un travail portant, en outre, sur la question trans qui m'a fait rencontrer le genre en tant qu'objet imaginaire, puisque c'est ainsi qu'il se faisait entendre et voir dans la parole subjective de quelques patient.e.s et leurs représentations. Le penser ainsi eut des conséquences logiques non négociables. Celles de définir le sexe en regard de ce que le genre imposait comme nouvel abord du paysage sexuel. Il en est ressorti ce premier tableau d'un repérage dimensionnel<sup>2</sup>.

	Imaginaire (1)	Symbolique (2)
Genre (1)	objet (1)	processus (3)
Sexe (2)	instance (4)	objet (2)

\*\*\*

---

<sup>2</sup> Construction du tableau :

Les numéros (?) indiquent l'ordre chronologique d'apparition des éléments au cours de la recherche.

Sans transition, plongeons maintenant tout de go dans le vaste bain de la joie spacieuse offerte par les drogues dans le cadre des pratiques sexuelles. *La joie spacieuse, essai sur la dilation*, n'est pas le titre d'un manuel de *fist-fucking*, mais bien celui d'un ouvrage de Jean-Louis Chrétien sur cette crue de l'espace, qui porte et qui déchire — selon ses termes —, qu'il explore à travers les productions de sainte Thérèse d'Avila, Victor Hugo, Paul Claudel ou Henri Michaux.

L'indistinct est au cœur de son propos, dont il n'est pas aisé d'ailleurs d'y relever ce qui distinguerait ce que nous nommons jouissance phallique et jouissance Autre. Mais ses propositions, à défaut de démêler les jouissances de la psychanalyse, peuvent nous servir.

Jean-Louis Chrétien, ne serait-ce que dans son introduction, dit que s'intéresser à la dilatation, c'est rendre compte des modalités de notre épreuve commune avec l'espace, le dedans, le dehors. Il écrit : « Dès que la joie se lève, tout s'élargit. Notre respiration se fait plus ample, notre corps, l'instant d'avant replié sur lui-même, n'occupant que sa place ou son coin, tout à coup se redresse [...] Rire ou pleurer, rire en pleurant, pleurer en riant, qu'importe !, c'est la réponse au même excès de ce qui vient. [...] Qu'est-ce qui vient ? L'à venir. Mais il n'est pas seulement projeté, calculé, anticipé, imaginé, il surgit ici et maintenant, et c'est parce que cet ici et ce maintenant ne sauraient être ponctuels que tout s'élargit<sup>3</sup>. »

La dilation est une affaire de cœur, de cœur qui grandit sous l'effet de la joie envahissante repoussant l'espace et tordant le temps, ou repoussant le temps et tordant l'espace. Elle est la parole témoignant de ces expériences d'extension et souligne aussi que cet élargissement « doit toujours conserver la mémoire de l'étroitesse à laquelle il s'arrache, et de la difficile victoire qu'aura été cet arrachement<sup>4</sup>. » Nous pouvons y lire qu'il y aurait donc une relation non réductible de l'extension avec l'intension. Chrétien ajoute : « Il y a en effet un péril mortel dans toute illimitation qui perd de vue la limite, et qui n'en vient pas elle-même à se limiter. [...] L'exaltation de la manie n'est pas la joie de la dilatation. Et l'affabulation n'est pas la parole dilatée. »

Autrement dit, toute expansion ou toute ouverture, exagérément prononcées, gonflées artificiellement ne relèveraient pas, en ce sens, de la dilation parcourue par Chrétien, mais sans doute de quelques hémorragies où ce qui devait tenir n'aurait pas tenu assez dans cette entreprise d'ouverture et de déliaison partielle et sélective, et non pas massive ni exhaustive au risque de la mort.

Parmi quelques patients adeptes du *fist-fucking*, j'ai pu quelques fois entendre cette persistance du point de bascule, l'action de ce qui semble lier les jouissances sur cette ligne de crête.

Après des heures ou des jours passés sous l'effet de drogues grâce auxquels les pratiques sexuelles peuvent se dérouler à l'infini ou presque, durant 24 ou 48 heures, certains ont bien décrit ce moment d'achèvement, d'interruption d'eux-mêmes et de leurs actes comme un temps de suspens décisif.

Un patient dit à propos de cet instant de la fin d'une session de *fist-fucking* et de consommation de drogues : « Je suis comme mort, abattu, rassasié, vide et sans forme, sans plus de

---

<sup>3</sup> Jean Louis Chrétien, *La joie spacieuse, essai sur la dilation*, Paris : Les Éditions de Minuit, 2007, p. 7.

<sup>4</sup> *Op. Cit.*, p. 20.

vie ou presque. Puis je renais, reprends mes activités, débarrassé de ce qui m'encombrait. Je suis repu d'avoir été rempli de quelque chose qui a permis de me vider d'autre chose. » Paradoxe apparent là encore ou persistance d'une double inscription ?

Loin de ces scènes, une professeure de yoga enseignant la respiration pranayamique encourage ses élèves à expirer tout l'air de leurs poumons et observer ce point où rien ne se passe avant que l'inspire ne se déclenche à nouveau. À ce moment-là, dit-elle, le corps disparaît, le corps s'élargit. N'est-ce pas paradoxal que cet élargissement dans la disparition ?

Les psychologues et les psychanalystes n'ont bien souvent qu'une vision assez violente de la pratique *fist-fucking*, obnubilés sans doute par son caractère invasif et prétendument brutal en raison de sa force imaginaire. Vincent Estellon, dans son ouvrage *Les sex-addicts*, écrit : « Si Michel Foucault parle du *fist-fucking* comme d'une sorte de "yoga anal", on ne peut ignorer la part de violence destructrice inhérente à cette pratique sexuelle extrême<sup>5</sup>. » Ces appréciations font l'impasse sur la réalité d'une pratique éminemment scrupuleuse et précautionneuse, lente, progressive, sans quoi les accidents et les dommages seraient monnaie courante.

Michel Foucault a, en effet, dit quelques choses, à propos du *fist-fucking*. Mais il n'a jamais qualifié de « yoga anal » cette pratique, bien qu'une grande partie de la communauté gay SM puisse encourager cette filiation fraternelle avec Foucault et ce bon mot.

Que dit Foucault sur le *fist-fucking* ?

Extrait : « Comment voyez-vous l'extraordinaire prolifération, depuis ces dix ou quinze dernières années, des pratiques homosexuelles masculines, la sensualisation, si vous préférez, de certaines parties jusqu'alors négligées du corps et l'expression de nouveaux désirs ? Je pense, bien sûr, aux caractéristiques les plus frappantes de ce que nous appelons les films ghetto-pornos, les clubs de S/M ou de fistfucking. [...]

M. F. [...] Je pense que le S/M est beaucoup plus que cela ; c'est la création réelle de nouvelles possibilités de plaisir, que l'on n'avait pas imaginé auparavant. L'idée que le S/M est lié à une violence profonde, que sa pratique est un moyen de libérer cette violence, de donner libre cours à l'agression est une idée stupide. Nous savons très bien que ce que ces gens font n'est pas agressif ; qu'ils inventent de nouvelles possibilités de plaisir en utilisant certaines parties bizarres de leur corps. Je pense que nous avons là une sorte de création, d'entreprise créatrice, dont l'une des principales caractéristiques est ce que j'appelle la déssexualisation du plaisir. L'idée que le plaisir physique provient toujours du plaisir sexuel et l'idée que le plaisir sexuel est la base de tous les plaisirs possibles, cela, je pense, c'est vraiment quelque chose de faux. Ce que les pratiques S/M nous montrent, c'est que nous pouvons produire du plaisir à partir d'objets très étranges, en utilisant certaines parties bizarres de notre corps, dans des situations très inhabituelles, etc<sup>6</sup>. »

Déssexualiser le plaisir, c'est un peu faire taire le sexe au champ de la jouissance. Je perçois ici quelque chose qui résonne avec à ma proposition du genre/objet imaginaire qui permet de penser le sexe non pas comme objet phallus que le genre est, mais bien en tant qu'il est aussi dépourvu de cette primauté laissant alors un accès à son versant d'objet symbolique.

---

<sup>5</sup> Vincent Estellon, *Les sex-addicts*, Paris : PUF, 2014, p. 77.

<sup>6</sup> Michel Foucault, « Michel Foucault, une interview : sexe, pouvoir et la politique de l'identité » [1984], in *Dits et Écrits*, t. 2, p. 1556-1557.

Dégager le sexe de ce qui n'est pas sexuel chez lui sauf à s'y méprendre, c'est éviter de le recouvrir d'un imaginaire phallus qu'il n'est pas ou de le confondre avec, c'est rouvrir la voie au genre/phallus vers quoi converge le sexuel enfin libéré du sexe trop accaparant.

La pratique du *fist-fucking*, nous rappelle Marco Vidal<sup>7</sup>, n'est pas répertoriée dans le rapport Kinsey de 1948 et 1953. Elle n'est, en tant que telle et sous cette appellation précisément, repérée qu'en 1960 lorsque se crée aux États-Unis le TAIL (Total Anal Involment League — Ligue pour l'engagement total dans le cul), au sein de laquelle 1500 personnes revendiquent cette pratique de la pénétration du point dans le rectum ou le vagin.

Déssexualiser le plaisir c'est un peu relever de ses fonctions le sexe pensé comme incarnation du phallus. En 1975, lorsque le célèbre établissement *Les Catacombes* ouvre ses portes à San Francisco, Pat Califia et d'autres fréquentent ce club devenu rapidement mixte du fait des pratiques sexuelles y ayant cours, pour lesquelles l'anatomie n'avait d'importance que d'exiger pour chacun.e d'avoir un cerveau et une main.

Pat Califia écrit : « J'ai des rapports sexuels avec des pédés. Et je suis lesbienne. Ça *vous* laisse perplexe ? [...] Je ne sais plus exactement chez combien d'hommes j'ai enfoncé ma (mes) mains et ça me met encore en transe. C'est impressionnant d'être aussi proche d'un autre être humain. Au milieu des boîtes de vaseline, je me suis souvent demandé comment il est possible de franchir la "frontière du genre" pendant ce type de sexe. Tout d'abord, le *fisting* n'insiste pas sur les organes génitaux. Dans les soirées *fisting*, les hommes en général ne s'intéressent pas à la queue des autres, mais à leurs mains et leurs avant-bras. Il est normal pour les *fistés* de passer une nuit sans bander. [...] Alors que j'avais plus d'expérience au sein de la communauté SM, je me suis rendu compte que c'était aussi une sexualité qui permettait aux gens de franchir les frontières rigides de l'orientation sexuelle. J'ai rencontré des lesbiennes qui se tapaient des hétéros pour de l'argent (j'ai aussi fait ça à une époque). J'ai rencontré des hétéros qui enculaient ou se faisaient enculer par d'autres hommes si leur maîtresse le leur demandait. Et comme cela avait lieu sous l'autorité d'une femme, ils pensaient avoir un comportement hétérosexuel. [...]»<sup>8</sup> »

Il n'y a certes pas eu besoin d'attendre les années 1970 pour que la pratique de l'intromission du poing dans le rectum ou le vagin existe. Un extrait d'écrit de Sade en témoigne comme suit : « Et vous, madame, soignez donc mon cul : il s'offre à vous... Ne voyez-vous pas comme il bâille, mon foutu cul ? ... ne voyez-vous donc pas qu'il appelle vos doigts ? ... Foutredieu ! mon extase est complète... vous les y enfoncez jusqu'au poignet ! Ah ! Remettons-nous, je n'en puis plus... cette charmante fille m'a sucé comme un ange...»<sup>9</sup> ».

\*\*\*

Mais revenons à la jouissance Autre, telle qu'elle semble se manifester, peut-être spécifiquement, par les faveurs des drogues dans le cadre des pratiques sexuelles.

---

<sup>7</sup> Marco Vidal, *Fist*, Paris : La Découverte, 2015.

<sup>8</sup> Pat Califia (1983), « Des gays, des lesbiennes et du sexe : tous ensemble », *Sexe et utopie*, Paris : La Musardine, 2008, p. 71-82.

<sup>9</sup> Sade, *La philosophie dans le boudoir*, 1795.

Entre les années 1970 et aujourd'hui en 2015, les pratiques sexuelles alors émergentes dont nous avons parlé, ont été spécifiquement frappé par l'épidémie de sida. Je devrais même dire, pour être plus précis, par le réel du virus du HIV, un virus objet réel de portée imaginaire capable de s'immiscer gravement dans l'économie du désir et les capacités amoureuses.

Dans un contexte de refoulement intra-communautaire et de fortes discriminations, que je ne reprendrai pas aujourd'hui, des hommes homosexuels, ou gays, séropositifs, ont connu plus que tout autre, un engouement pour les drogues dans le cadre sexuel, depuis les années 2004-2005-2006 environ. Jusqu'à cette date, les produits tels que le GHB ou la MDMA, parfois mais plus rarement des métamphétamines telles que le crystal pouvaient être consommées entre l'espace festif et la chambre à coucher pour être préférées à l'occasion pour la chambre à coucher exclusivement.

Depuis 2004-2006, la consommation spécifique de cathinones (drogues dérivées de kath) — dont la méphédrone est la plus connue et souvent mentionnée pour désigner des molécules qui n'en sont pas — a explosé à partir des réseaux sociaux de rencontres sexuels entre HSH (Hommes ayant des relations Sexuelles avec d'autres Hommes<sup>10</sup>) à la recherche de sexe « sans tabou » — voulant dire non protégé —, à la recherche de plan « *chem* » — sous produits, *chem* pour *chemical* en anglais.

En cela, ces recherches de sexe avec drogues ne se distinguent pas des recherches ordinaires de tout un tas d'autres HSH. La différence réside dans le choix des produits tout d'abord, car les cathinones sont venu occuper une part spécifique du marché de la drogue. Ces produits peuvent être commandés sur internet, livrés par les services postaux en quelques jours, peu chers, diversifiés et toujours nouveaux : des drogues de synthèse parfaitement adaptées à une logique capitaliste à destination de personnes fortement individualisées, voire acculées par la stigmatisation inconsciente permanente qu'ils subissent, et plus forte aujourd'hui qu'en d'autres temps passés de l'épidémie.

Le genre, dans ces situations cliniques, est toujours convoqué dans des processus de conception, de délimitation du sens et des signes en rapport avec l'expérience sexuelle. C'est d'ailleurs une chose que je généralise peu à peu, ainsi que le tableau du repérage Sexe/Genre permet de les situer l'un par rapport à l'autre dans leurs spécificités phalliques également. La dimension du genre vient soutenir une élaboration sous-jacente à propos de la commande identitaire que les identités sexuelles font peser aux sujets qu'elles épinglent ou qui s'y reconnaissent. Le genre participe très explicitement à l'entreprise qui lie le langage au sens. Alors que le sexe participe plus explicitement à ce qui lie le langage au corps.

Ces cathinones présentent des intérêts multiples dont ceux de produire des effets entactogènes et empathogènes puissant. Les trips sexuels racontés expriment une expérience d'une intensité jamais rencontrée, où les productions/déformations du perçu/vu/senti/entendu peuvent tout en étant magiquement transformées être partagées avec le ou les partenaires. Certains, même s'ils ne sont majoritaires, rapportent des expériences de perceptions communes, d'hallucinations à deux interactives.

La plus grande part d'entre eux dit pouvoir accéder à un sentiment de soi et des possibilités de relation aux autres dont il n'est pas pensable de vouloir se priver. La jouissance sexuelle ne semble plus faire barrage au rapport sexuel. Elle est littéralement déportée par les effets de la drogue en

---

<sup>10</sup> Ainsi que les désigne le discours de la santé publique.

question, déportée et projetée sur l'écran des phénomènes hallucinatoires partagés. Ces nouvelles molécules occasionnent des expériences d'un niveau très élevé de mise en commun, de partage sensationnel et de dilution des barrages dressés classiquement par la jouissance sexuelle (signant le non-rapport).

Érections et orgasmes sont dissous dans les autres possibilités de sensation et d'autres jouirs, ou abandonnés (perte de l'érection, impossibilité d'atteindre l'éjaculation) ni plus ni moins au point qu'il est permis de penser que la jouissance sexuelle est spécialement tenue à l'écart grâce à la molécule ; sans pour autant empêcher — bien au contraire — le recours à d'autres pratiques sexuelles et d'autres types de jouissances, finalement disponibles à laisser se jouer le rapport, à lui donner une forme dans la réalité (entre imaginaire et hallucination) et ainsi le faire exister quelque part, pour un temps.

Ces expériences ont toutes en point commun d'être des occasions de suspens des questions sexuelles personnelles. Les drogues permettent, de toute évidence, de se soulager du prix à payer pour rencontrer l'autre sexe — fut-il le même en apparence, anatomiquement parlant ou soi-disant parlant. Le prix à payer étant, comme le dit Lacan, d'avoir à en passer par l'organe investi de la fonction d'instrument faisant de lui un signifiant.

Ainsi, grâce aux drogues, la primauté phallique qui peut confiner à la réification de l'organe quand la confusion opère, et parce que la confusion doit bien opérer en partie pour que l'organe soit investi, cette primauté est déjouée le plus pragmatiquement qui soit, en la mettant en berne. Les cathinones ne permettent pas de bander et donc ne permettent pas qu'une pénétration puisse se faire par l'organe investi en instrument traditionnellement, ou tout du moins pas celui-là.

Comme avec Pat Califia, un autre organe est investi en instrument phallique par lequel s'active le même processus nécessaire à rencontrer l'autre sexe — puisse-t-il l'être par l'anus, puisqu'à toutes fins utiles c'est toujours le bras ou l'anus d'un certain « x »/signifiant par quoi des sujets veulent bien se sexuer.

Revenons à la jouissance Autre et son développement vis-à-vis de la jouissance phallique pour examiner la manière dont elles semblent, en certaines occasions, se séparer, se désintriquer. Le risque fatal, d'une jouissance alors mortelle, repéré tout à l'heure dans la citation de Chrétien doit être repris maintenant, pour élucider si son funeste horizon tiendrait du démantèlement de ces deux jouissances ou bien d'un autre processus qui viendrait les frapper au point de leur distanciation la plus grande ?

Certains consommateurs de drogues telles que les cathinones, dans le cadre sexuel, meurent d'overdose ou d'arrêt respiratoire ou d'autres complications cardio-vasculaires, comme on dit. Ceux qui s'injectent ces drogues pratiquent ce qu'on appelle le *slam*, qui signifie littéralement : envoyer. Vous le savez sans doute, slam, c'est un art de joute verbal, c'est un art poétique, une façon d'envoyer des textes dits, déclamés devant un auditoire, à l'adresse d'un public.

Le poète américain Marc Smith développe cette approche de la récitation de poème en 1986, pour rendre l'exercice plus moderne, plus musical. Une posture s'en dégage, qui engage le corps d'une certaine manière dans cette interprétation du texte porté à haute voix, debout devant un public. Le slameur envoie le texte, il balance le son et le sens.



Côté valeur, le slam est considéré et pratiqué par des personnes, dans des communautés partageant un intérêt pour la liberté, le dépassement des barrières, et l'ouverture d'esprit.

En anglais, to slam the door veut dire claquer la porte, par exemple. Ou bien encore, éreinter, démolir, s'écraser contre quelque chose. Mais c'est aussi gagner un grand slam, un grand chelem. Ou encore c'est raccrocher brutalement, slam down.

En résumé, a slam, c'est un chelem, to slam, c'est faire claquer.

Lorsqu'un consommateur envoie le produit dans la veine, il se prend une claque, il décroche et claque la porte à un moment de son expérience pour entrer brutalement dans un autre moment de son expérience sous l'effet du produit. L'équivalent d'un flash, non identifié à celui créé par l'héroïne, est décrit, moins intense, et rapidement perdu au profit d'une multiplication des injections. Jusqu'à une vingtaine ou plus, par nuit, par session. L'impact sur le capital veineux est considérable, les dommages cardio-vasculaires sont potentiellement très importants du fait des multiples impacts et leurs infections (abcès, atteinte des nerfs et des tendons des mains, des bras ou nécrose des chairs ou du pénis lorsqu'il est choisi comme point d'injection).

10 % des ces slameurs décèdent chaque année, environ, à Paris. Ces slameurs, dont je rappelle qu'ils sont gays et séropositifs en majorité.

Comment la mort survient-elle à partir de la disjonction fatale de la limite comme instance et de la dilation comme processus ? Quand la jouissance devient-elle mortelle ? Est-ce d'atteindre un point extrême de son processus d'expansion ?

Chrétien dit qu'une limite doit être maintenue, et plus que cela, qu'elle fait partie de la possibilité même de cette sorte de dépassement de la limite qu'est la dilatation. Ceci résonne avec l'idée précédemment évoquée d'un pas-tout phallique co-occurent du phallique et non pas son envers. Ceci permet d'envisager que ce n'est pas seulement le détricotage de l'une avec l'autre qui séparerait les jouissances au-delà d'un point de non-retour

Un patient slameur a pu relever, un jour, combien l'intégration d'une pratique alliant le démembrement libérateur d'une certaine expansion devait être maintenu associé à sa tenue dans une forme délimitée. Pour lui c'est l'écriture, ou la possibilité de la reprise de l'écriture après des moments de panne durant lesquels l'encombrement empêchait la libération du corps par les pensées pré-écrites, toutes prêtes à sortir par l'écriture. La possibilité de les sortir par les mots de la parole en séance n'a jamais et ne sera jamais une équivalence complète à ce que produit l'écrit, mais cela a ouvert à la possibilité d'envisager cette pratique de soi au service d'un aménagement de cet « apaisement dans la force » comme dit encore la professeure de yoga.

Entrer dans la posture, dit encore la professeure de yoga, sortir de la posture ne se résume pas à prendre la pose ou ne plus prendre la pose, mais dit-elle encore : « tenir la posture et s'y laisser couler comme de l'eau dans un vase. »

Ce n'est pas se ramollir, ou s'avachir ou se répandre, c'est s'étendre, se dilater. Le pas-tout c'est tout le contraire du fameux « lâcher prise » que certains patients inscrivent en étendard pour dire le sens, après-coup, des consommations. Mais comment distinguer un lâcher-prise, d'une dilatation ou d'une régression ? Elles n'ont pas les mêmes effets ni ne témoignent des mêmes savoir-faire subjectifs ? Toutes ne sont pas favorables à ce que des relances phalliques opèrent à un moment donné, par lesquelles les effets de signifiés viennent à se faire représenter par le signifiant

phallus, permettant au sujet de ne pas quitter le langage, et de ne pas mourir d'un abandon pulsionnel de ses organes. Quand au bout de la jouissance certains ne se relèvent pas, c'est peut-être cela qui se produit...

Certains patients décrivent les moments de descente comme des convalescences où la nourriture et le soin sont tout dirigés vers le corps, d'autres y rencontrent la reprise de l'écriture dans un foisonnement régulateur permettant de revenir à la surface.

Dans ces moments d'éclipse, entre évanouissement et relèvement, le genre apparaît être ce à quoi du phallus le sujet s'appuie pour se redresser, depuis les affres diluants où le sexe semble l'y avoir mené précédemment.

La jouissance Autre semble s'allier davantage avec sexe qu'avec le genre qui paraît toutes les fois où il émerge tenir ou relever de la jouissance phallique. Tous ceux qui m'ont appris cela devançant le manque de l'objet pour lui préférer ce qui même en son absence fait fonction : est-ce la une marque d'une expérience mélancolique ou l'effet d'une expérience du statut de l'objet par temps de néolibéralisme ? Certains ont pu dire : « puisque rien n'est alors n'importe quoi fonctionne, voilà tout ce qui importe sinon on meurt. »

Un enjeu du phallique, ici, est sans doute de soutenir, dans la cure, une autre voie possible, que celle ainsi formulée, pour que la capacité de régresser ne soit pas réduite à un simple lâcher-prise aux effets délétères. Et qu'un savoir-faire de la dilatation puisse témoigner d'une possibilité de supporter les effets de la jouissance Autre qui traverse l'expérience subjective. Que l'expérience du pas-tout ne soit pas seulement synonyme de non-existence susceptible de déclencher ces opérations de sauvetage faisant courir un risque mortel, mais qu'elle devienne un support consistant que le genre permet d'éclairer à propos du sexe par ce qu'il n'est pas.

L'écriture, le yoga ou le *fist-fucking* sont peut-être de ce point de vue des modalités variées visant le développement d'une pratique de la dilatation propre à accueillir les effets de la jouissance Autre, les effets du pas-tout phallique.

Vincent Bourseul